

UN ECRIVAIN DANS LES FORETS DU TEMISCOUATA

Une rapide enquête, menée cet été dans la région, m'a prouvé qu'on n'y connaît guère l'écrivain canadien Grey Owl, et encore moins le séjour qu'il fit dans les forêts du Témiscouata, à partir de 1928. Si les fidèles lecteurs de la collection **Bibliothèque Nelson illustrée**, dont les livres remplissaient les bibliothèques de paroisses et de collèges, peuvent se souvenir d'avoir goûté les histoires de **Sajo et ses castors**, peu ont sans doute poussé la curiosité jusqu'à lire les trois autres volumes de Grey Owl, traduits en français: **Récits de la cabane abandonnée**, **Ambassadeur des bêtes**, et **Un homme et des bêtes**. Ce dernier récit leur aurait pourtant appris comment, dans la région de Squatteck et de la rivière Touladi, était née la vocation d'écrivain et de "cinéaste" de ce grand écologiste dont les ouvrages reviennent maintenant à la mode.

Lui-même se présentait comme fils d'une Indienne apache du Nouveau-Mexique et d'un "scout" écossais vivant aux Etats-Unis; il aurait été adopté par les Indiens Ojibways, qui lui aurait donné le nom de Wa-Sha-Quon-Asin, ou Celui qui voyage la nuit, autrement dit Grey Owl ou le Hibou Gris. Mais, après sa mort en 1938, on apprit que Grey Owl était en réalité Archibald Stansfield (Archie) Belaney, née en Angleterre en 1888. Fasciné par les histoires d'Indiens et décidé à en devenir un, il avait quitté son pays à l'âge de 16 ans et il avait vécu avec les tribus Ojibways du Nord de l'Ontario de 1906 à 1925. Cette année-là, il était allé s'installer aux environs de Senneterre en Abitibi. C'est de là qu'il était parti en 1928 pour venir au Témiscouata.

Déjà hantés par le souci de la conservation des castors, Grey Owl et sa compagne Anahareo avaient rencontré un Indien Micmac, originaire du Nouveau-Brunswick, "menteur par nature et né avec ce talent (1)". Il leur avait parlé avec enthousiasme du Témiscouata:

Ses récits, à ce sujet, étaient abondants et longs. Il possédait des bateaux là-bas, sur les lacs de Touladi, ainsi qu'une loge de chasseur. Son nom suffisait pour qu'on obtint crédit dans tous les entrepôts, et ses nombreux amis recevaient à bras ouverts quiconque se recommanderait de lui. J'établis le compte des richesses qu'il s'attribuait; j'en divisai modestement le total par six, et cette opération terminée, il me parut encore que Touladi ou Témiscouata, de quelque nom qu'on l'appelât devrait être un pays remarquable. (2)

Vivement intéressés par ce territoire où, au dire de Joë Isaac, les castors sont en si grand nombre que "les ruisseaux les plus petits commençaient à se surpeupler", Grey Owl et Anahareo prennent le train pour le Témiscouata avec un équipement complet: pirogue, raquettes, fusils, batterie de cuisine, et deux petits castors qu'ils avaient sauvés de la mort et qu'il voulaient apprivoiser. "Les cas-



GREY OWL, en habits de coureur des bois. Ce faux Indien fut un véritable apôtre des castors.

tors voyageaient dans une caisse doublée de fer blanc, avec une écuelle à eau fixée dans un des coins, et le fourgon des bagages contenait pour eux un énorme fagot de peuplier (3)”. Après deux changements de train, à Québec et à Rivière-du-Loup, ils atteignent enfin Cabano.

Grey Owl parle du village témiscouatain et de ses habitants avec beaucoup de sympathie:

La Ville de Cabano était un village typique du Canada français, dispersé de façon pittoresque sur le bord du lac, à l’abri d’une haute crête boisée.

L’endroit, fort ensoleillé, nous parut agréable. On ne s’y sentait pas accueilli par cette réserve glaciale, si intimidante pour le nouveau venu dans beaucoup de ces petites villes. Les passants n’y montraient pas non plus, comme trop de citadins, des visages à l’expression harassée. L’aspect seul de ses trottoirs ombragés d’arbres, et de ses maisons de bois, propres mais sans prétention faisait prévoir un esprit obligeant et hospitalier chez ses habitants, et les maisons, comme les vêtements, reflètent bien souvent la personnalité de leurs possesseurs. Les bâtiments les plus importants étaient une scierie -- seule raison d’être du village -- et une grande église de pierre, dressée sur une éminence et dominant de haut les maisons qui semblaient se blottir à son ombre.

Comme nous marchions par les rues, accompagnés de la voiture qui portait, empilés, tous nos biens terrestres, nous croisions quantité de gens s’entretenant en français. (...) Nous entendîmes souvent répéter le mot de SAUVAGES (c’est-à-dire Indiens) par ceux qui nous examinaient. Nous provoquions évidemment l’intérêt, mais tout en faisant preuve d’une franche curiosité, il n’y eut personne, parmi les plus entreprenants, qui se montrât désagréable à notre égard, ou simplement même impoli. Au contraire, comme nous tentions, à un moment donné, de passer sur le trottoir, à côté d’un petit groupe qui discutait avec la vivacité cordiale caractéristique de cette race, je fus frappé de voir tout le monde descendre sur la chaussée. Les dames s’inclinèrent en même temps avec un murmure d’excuses et les hommes touchèrent leur chapeau. (4)

Après avoir fait soigner leurs castors par le médecin de Cabano, un ancien militaire -- on reconnaîtra le docteur Latulippe, -- et avoir réussi à acheter à crédit toutes leurs provisions pour l’hiver, les deux aventuriers s’embarquent à bord du **Saint-Jean-Baptiste** pour traverser le lac Témiscouata. Puis, en pirogue, ils atteignent Squatteck.

Une église, qui semblait trop vaste pour une population aussi réduite, dominait le paysage, comme à Cabano; on la voyait de partout, et son omniprésence semblait promettre aux habitants cet appui moral bienfaisant et sûr, qui leur est un tel réconfort dans leur laborieuse existence.

Aux alentours, se rencontraient des colons typiques; certains d’entre eux ne connaissaient rien du monde, à part ce qu’ils en voyaient sur leurs domaines minuscules, et ce que leur en disaient leurs instructeurs spirituels. Ceux que l’on pouvait désigner comme les chefs de la communauté se montrèrent accueillants à notre égard, hospitaliers et d’esprit ouvert au progrès. L’un d’eux, bien que manchot, était un homme de ressource qui démontait des automobiles pour en faire des traîneaux à moteur. Il avait installé la lumière électrique dans le village et construit le ferry-boat de Témiscouata, qui lui appartenait.

Par contre, bien d’autres villageois nous regardaient avec méfiance et s’embusquaient derrière leurs portes ou leurs fenêtres à demi closes pour contempler les Peaux-Rouges de passage, quand ils ne se plantaient pas sur notre route, les yeux écarquillés par une curiosité silencieuse. Certains même, s’ils nous rejoignaient en voiture, allaient jusqu’à mettre leurs chevaux à notre pas et à rouler lentement à côté de nous, tandis que nous marchions, pour se rassasier autant que possible de notre vue. (5)

De Squatteck, Grey Owl, Anahareo et les deux castors se dirigent, à travers mille difficultés, vers le lac des Bouleaux, où ils s’installent enfin.

Dans la cabane qu’il s’y construit, Grey Owl se met à l’étude de la vie des bêtes et commence à écrire ses premières pages qu’il envoie, avec une cinquantaine de photographies, à une revue d’Angleterre. C’est un succès immédiat, mais avec lui arrive le malheur. Pendant une absence pour aller toucher le prix de l’article à Ca-

bano, un Indien de ses amis, David Pierre-Blanche, arrive à la cabane et tue quatre castors que Grey Owl s’apprêtait à apprivoiser. Complètement découragés, Grey Owl et Anahareo quittent au printemps le lac des Bouleaux avec leurs premiers castors, Mac Ginnis et Mac Ginty, et vont camper au bord du lac Touladi, puis près du lac Témiscouata.

Grey Owl raconte avec ferveur la vie qu’il y mène, avec ses malheurs (la fuite des deux premiers castors) et ses joies (les prouesses d’un nouveau castor, Jelly Roll). Ses relations avec les habitants de Cabano deviennent de plus en plus cordiales.

Notre attachement à nos petits amis de race animale semblait avoir fait bonne impression en notre faveur sur les habitants de Cabano, et, en dépit des différences de religion, de couleur et de langage, ils nous acceptaient amicalement comme des citoyens de leur ville. Aux jours de fête, des pique-niques s’organisaient et quelque groupe joyeux venait aborder sur notre rive pour passer plusieurs heures à l’ombre des bouleaux. Jelly examinait toujours de la tête aux pieds chaque membre de ces réunions - habitude qui lui est restée jusqu’à ce jour. Et comme chacun d’entre eux ne lui semblait jamais digne d’une approbation bien vive, elle repartait à l’amble vers l’un de ses nombreux domiciles, avec quelque chose de si dédaigneux dans l’allure de son arrière-train que sa retraite produisait chaque fois une explosion de gaieté - en même temps peut-être qu’un peu de soulagement. Le prêtre, un gentleman cultivé, sachant beaucoup de langues et observateur pénétrant de la nature humaine, se prit pour notre manière de vivre d’un intérêt à la fois scientifique et affectueux, et nous fit plus d’une visite.

Au début, nos hôtes nous intimidaient un peu, mais leur conduite pleine de tact et de considération à notre égard fit bientôt naître en nous le désir de nous montrer à eux sous notre meilleur jour. Si bien que nous primes quelque peine pour sortir de notre silence et les recevoir sur le pied d’une bonne camaraderie mutuelle.

(...) C’est ce même esprit que nous pouvions constater, lors de nos rares visites à la ville, même chez des petits garçons, qui soulevaient poiment leur casquette devant un SAUVAGE vêtu de peaux de daim et chez des petites filles, toutes prêtes à s’effacer rougissantes avec une révérence timide, en croisant une femme de la race vaincue. Alors que nous suivions les rues, les femmes nous souriaient et nous souhaitaient le bonjour, tandis que les hommes s’arrêtaient pour causer. Si nous étions chargés, ce qui arrivait souvent, les gens descendaient du trottoir pour nous faire place. Cet esprit de communauté imprègne la vie de tout ce peuple; ce n’est pas une attitude menteuse, ou un vernis artificiel, revêtu dans une intention intéressée pour obtenir quelque avantage; on l’observe principalement durant les heures de danger. Lorsqu’éclatait un incendie, toutes les personnes présentes aidaient à combattre les flammes et si la maison était détruite, ses habitants trouvaient asile à leur choix dans une douzaine de demeures voisines. Si un décès se produisait, le deuil devenait celui de tous, et pendant que le cortège funèbre défilait dans les rues, les rares voitures s’arrêtaient - une sorte de fierté civique l’exigeait, les piétons faisaient halte, les marchands sortaient de leurs boutiques, et tous demeuraient tête nue, dans une attitude de respect, jusqu’à ce que la procession solennelle eût passée. (6)

Tout en s’occupant de l’élevage et du dressage des castors, Grey Owl continue à écrire; il commence aussi à faire des conférences. La première a lieu à Métis Beach.

La seule station un peu importante où l’anglais fut entendu de tous, Métis Beach, était une plage située sur la rive sud du Saint-Laurent, très loin de nous par conséquent. Pourtant je résolus de tenter l’aventure. Nous désirions vivement faire savoir à l’Univers quelle était notre façon personnelle d’envisager les choses en général. Anahareo se disait prête à courir la chance avec moi. Si bien que nous confiâmes la tente à Dave, empaquetâmes Jelly Roll, quelques provisions, notre matériel pour camper, et primes le train pour Métis Beach.

Nous y arrivâmes avec notre dollar habituel, plus soixante-neuf cents en poche, pour découvrir bientôt qu’une tournée de conférences risque de n’être pas une entreprise d’un très grand rapport financier, lorsqu’on s’y lance démuné de certains petits accessoires, tels qu’un manager, un fonds de publicité, et ainsi de suite, et que tout votre actif se compose d’un bloc à écrire rempli de notes.

Dès l’abord, nous eûmes des difficultés à obtenir la permission de camper, les gens de notre sorte n’étant pas communs sans doute dans le pays. Un français nous installa sur sa propriété, et je fis personnellement un certain nombre de démarches qui pouvaient nous être utiles -- blessure amère à mon orgueil -- (...)

Deux semaines s'écoulèrent. La seule idée de ce que nous avions à faire nous rendait tellement nerveux que nous restions blottis dans notre tente, devant les vagues hostiles de l'Océan Atlantique. Cependant, Jelly clamait sa colère et maigrissait de convoitise à la vue de cette eau salée, où nous n'osions pas la laisser entrer. (...) Je songeais à télégraphier au marchand, notre prêteur, pour lui demander les billets de retour à Cabano, qu'il m'avait garantis en cas d'échec. Mais cela me paraissait une lâcheté méprisante, et, de plus, trop de choses graves étaient en jeu. Je me décidai enfin à faire une tentative quelconque, et me retirant dans un reste de fourré, j'écrivis une conférence de cinq mille mots environ.

Pendant ce temps, des rumeurs avaient couru la ville au sujet de nos intentions. Un membre de l'ancienne famille de colons, établie là depuis l'origine et qui possédait presque tous les terrains, nous proposa de venir camper sur l'un de ses domaines où se trouvait un petit étang. Jelly Roll vit donc comblé tous ses vœux. Une dame, personne importante parmi les touristes d'été, prit intérêt à nos projets. Elle lut la conférence et les sentiments qui s'y trouvaient exprimés excitèrent sa sympathie. Elle nous approuva, nous prit sous son patronage et se constitua secrétaire, agent de publicité et trésorière bénévole de notre entreprise, elle se mit à l'oeuvre pour en assurer le succès. Ses jeunes filles et leurs amis vendaient les billets, tandis qu'elle-même, artiste de talent, dessinait et faisait imprimer une quantité de belles affiches illustrées. Elle m'informa de la date où je devais donner ma conférence, et de l'endroit, qui serait une salle de bal, puis me donna quelques bons conseils quant à ma diction. (7)

La conférence obtint un immense succès, mais elle ne donne qu'une mince idée de ce qui attend Grey Owl qu'on paiera jusqu'à \$1,000. la soirée pour l'entendre.

La renommée de l'Indien lui a attiré depuis longtemps la visite des gens de la région du Témiscouata. D'autres viennent de plus loin, tel Jean-Charles Harvey, alors journaliste au *Soleil*, qui rencontre Grey Owl au cours d'une excursion de chasse dans la région de Squatteck. Il est gagné par l'originalité de ce "sauvage vivant la vie des sauvages, mais instruit, cultivé, débordant de poésie"; il en parle encore avec émotion dix ans après:

C'était au bord d'un lac. L'homme des bois vivait dans une ancienne hutte de bûcherons, en compagnie d'une jeune sqaw d'une grande beauté. Ce qu'il faisait là: peu de

chose et beaucoup. Il se vouait à l'éducation de deux êtres qu'il aimait comme on aime ses propres enfants, et, dans l'effort qu'il faisait, il avait tant de consolations et de succès qu'il résolut dès lors de consacrer tout le reste de son existence à protéger les frères de ces êtres, qui font le charme de nos forêts, et que les blancs traquent parfois avec une férocité sans nom. (8)

Harvey conclut: "Je passai avec lui quelques-unes des plus belles heures de ma vie".

Devenu célèbre par ses articles et son premier livre, Grey Owl accepte l'invitation du Ministère du Nord et des Ressources nationales d'Ottawa d'aller établir des colonies de castors dans les lacs du Riding Mountain National Park, au Manitoba, puis ensuite dans le parc national de Prince-Albert, en Saskatchewan (9). Il quitte alors le Témiscouata avec le sentiment d'y laisser "de vrais amis", et il leur dit en partant: "**Au revoir, nos amis.** Canadiens français, si gais, si hospitaliers, toujours satisfaits et chantants, **Au revoir**" (10). Pris par ses travaux et surtout sa carrière d'écrivain et de conférencier, le faux Indien ne revint pas au Témiscouata et son souvenir semble s'être passablement effacé dans la région.

Il y a sans doute encore des gens qui ont connu Grey Owl. Un chercheur de l'Université d'Ottawa en a contacté quelques-uns pour écrire une biographie de l'écrivain célèbre. Il vaudrait la peine de faire parler ces personnes non seulement de Grey Owl, mais de tous ces Indiens qui parcouraient le Témiscouata jusqu'à une date assez récente; ce serait un bon matériau pour une histoire de la mentalité populaire. Il faudrait faire lire **Un homme et ses bêtes** qui contient de si belles pages sur la nature, mais aussi sur le Témiscouata des années trente. J'espère vous en avoir donné le goût par les larges extraits que je vous ai livrés.

Nive Voisine
Département d'histoire
Université Laval

*Une bonne partie des renseignements et de la documentation pour cet article vient de M. Donald B. Smith, de l'Université Carleton d'Ottawa, qui travaille à une biographie de Grey Owl. Les lecteurs l'obligeraient en lui communiquant les informations qu'ils peuvent avoir sur l'écrivain.

1. Grey Owl, *Un homme et ses bêtes*, Paris, Boivin & Cie, (1937), p. 68.
2. *Ibid.*, p. 69.
3. *Ibid.*, p. 74.
4. *Ibid.*, p. 81s.
5. *Ibid.*, p. 95s.
6. *Ibid.*, p. 197s.
7. *Ibid.*, p. 200-202.
8. Jean-Charles Harvey "Un Apache au pays des Hurons", *Le Jour*, 22 janv. 1938, p. 1.
9. Jacques Coulon, "Grey Owl, bigame et faux Indien", *Le Petit Journal*, 6 déc. 1959, p. 2s. La vie sentimentale de Grey Owl a été extrêmement difficile; sur le sujet, voir: M. U. "Mike" Bates, "Grey Owl, The English School Boy Who Became An Indian Chief", *Hunting and Fishing*, Aug. 1938, p. 12s.
10. Grey Owl, *Un homme et ses bêtes*, p. 301.